

ROMAN
QUÉBÉCOISLe Jeu de l'épave
de Bruno Hébert

Page F 3



FICTION

Monstres et merveilles
d'Albert Sánchez Piñol

Page F 4

◆ LE DEVOIR ◆

LIVRES

Louise Desjardins

Dans
l'arène
du réel

CATHERINE MORENCY

Louise Desjardins a mis beaucoup de temps pour arriver à l'écriture. Elle avait quarante ans lorsqu'elle publia son premier recueil de poèmes, *Rouges chaudes*, suivi de *Journal du Népal*. Toutes ces années de gestation n'auront toutefois pas été vaines puisque l'auteure sera reconnue, dès ce premier opus, comme un écrivain à la démarche sérieuse, puissante.

«On admettra qu'il est difficile d'aller plus loin dans l'expression du désir et de la sensualité, dans l'amour-passion et l'amour possession», écrira le critique Richard Giguère pour saluer la naissance d'une nouvelle poète québécoise, donnant ainsi le ton à une entreprise personnelle dont l'intensité n'a jamais failli depuis.

Aujourd'hui, Louise Desjardins a plusieurs livres dans sa besace, qui témoignent tous à leur manière d'un moment de sa vie en même temps que de cette expérience atypique qui l'a menée de la poésie à la nouvelle pour enfin arriver à l'écriture romanesque. Déjà, en 1983, sa poésie dévoilait un vif intérêt pour la narrativité: «je n'ai rien à dire que mon désir [...] je sais que je ne vais nulle part que mon vagin se crispe à l'idée de toi que je chavire chaque fois quand nos deux peaux se touchent tout ce qu'on peut imaginer de paroles repues les seules qui me conviennent elles respirent à proximité de ma passion je n'en peux plus quand tu arriveras je serai morte de toi».

Même dans les ferments les plus lyriques qu'a publiés Desjardins, on lisait déjà une volonté de dire les choses telles qu'elles sont, sans faire faux bond à tout ce que l'existence comporte d'indicible et d'insaisissable. Immergée dans un processus de création poétique aussi exigeant qu'intense, elle allait tout de même rejoindre la prose romanesque, plongeant plus avant dans cette quête essentielle dont l'élucidation semble constituer le phare.

À peine rentrée du Caire où elle a tenté de saisir la complexité d'une société islamique en plein chambardement, Louise Desjardins parle de cette percée vers la prose comme d'un événement fondateur. «Comme j'ai commencé à écrire relativement tard, je me suis toujours sentie libre d'explorer sans entraves toutes les réalités qui m'étaient offertes, explique-t-elle spontanément. Écrire est ma seule liberté; elle consiste à dire de la façon la plus percutante et efficace la matière qui forge le réel.»

Aussi impressionna-t-elle le lectorat et la critique québécoise avec *La Love*, un premier roman publié en 1993 dans lequel elle explorait l'univers tourmenté d'une jeune Abitibiennne en pleine crise identitaire. Salué sur tous les fronts, le livre tentait de comprendre les fondements de notre identité collective, à la fois empreinte d'Amérique et empreinte d'Europe, marquée par ses racines autochtones, profondément métissée. Qualifié de roman d'apprentissage par certains, de roman des origines par d'autres, *La Love* ouvrait un chantier qui n'allait pas dérouter. «Je vois chaque roman comme un

moyen d'appréhender notre rapport à l'autre et donc de se confronter à l'étrangeté afin de mieux se comprendre; en ce sens, tous mes romans peuvent être qualifiés d'initiatiques, il me semble.»

Qu'elle donne vie à Pauline, une trentenaire folle de musique country (*Darling*), à Adèle, une femme d'âge mûr pour qui le plaisir n'a pas de limite (*Cœur braisés*) ou à Katie, dont les 55 ans deviennent le lieu d'une remise en question monumentale (*So Long*), Louise Desjardins se transforme en cardiographe et franchit les couches superficielles de l'être pour atteindre les espaces intérieurs dont sont tissées ses héroïnes. «J'écris toujours contre la complaisance, je tente d'aller plus loin que le paravent qui nous sert d'écran, le voile de la société de bien-être qu'on tente de nous vendre. J'aime explorer la zone intermédiaire dans laquelle nous nous trouvons le plus souvent, entre les grands drames et la béatitude.»

C'est exactement dans cet esprit qu'elle a écrit *So Long*, son troisième roman, qui paraît ces jours-ci chez Borel. On y rencontre Katie, une mère de famille à la retraite qui a quitté il y a longtemps son Abitibi natale pour aller poursuivre à Montréal une carrière d'enseignante, élever ses filles... et se divorcer deux fois!

Le lecteur parcourra avec elle une journée chargée d'innombrables péripéties, celle de ses 55 ans, durant laquelle

VOIR PAGE F 2 : DESJARDINS

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

La vente de livres s'essouffle

Elle a crû de 0,8 % en 2004
comparativement à 4 % en 2002

FRÉDÉRIQUE DOYON

Les chiffres de vente de livres québécois continuent de croître, mais cette croissance s'essouffle depuis 2001. C'est ce que révèlent les dernières statistiques compilées par l'Observatoire de la culture du Québec (OCC) et parues cette semaine.

De 2001 à 2002, la vente de livres a fait un bond de 4 %, une croissance qui a ralenti sa course en 2003, avec une augmentation de 2 %, pour carrément s'épuiser à 0,8 % en 2004. Le grand total des ventes annuelles s'établit à 665 millions de dollars. Août, septembre, décembre et janvier s'avèrent, dans l'ordre, les mois où l'on achète davantage.

Nouveauté cette année, un tableau présente les ventes selon l'appartenance à une chaîne ou à une librairie indépendante. « Comme c'était souvent demandé, on a ajouté ces données », explique Benoît Allaire, chargé de projet de l'OCC, qui souligne qu'après quatre années de ces exercices statistiques, le taux de répondants est assez significatif pour allonger la liste des questions. Selon les résultats nouvellement compilés, les indépendants accaparent 58 % des 431 millions en ventes en librairies, la balance revenant aux chaînes d'au moins quatre succursales.

Les grandes perdantes
Les grandes surfaces (Costco

et autres Wal-Mart) sont les grandes perdantes de cette compilation de chiffres. Elles ont vendu pour près de 13 millions de dollars de livres de moins qu'en 2003.

Un chiffre à peu près équivalent est venu renflouer les coffres des libraires (indépendants et chaînes). Le même genre de transvasage s'est produit entre les distributeurs, qui ont perdu presque 12 millions en ventes par rapport à 2003, et les éditeurs, d'où la très faible augmentation des ventes totales.

Et les libraires

Comme toujours, c'est aux libraires, bien sûr, qu'on doit la majeure partie des ventes en 2004 (les deux tiers, soit 431 millions). Ils sont suivis des éditeurs (ne passant pas par une maison de distribution), qui assument 19 % des ventes totales, de la grande diffusion (12 %), secteur allant du Costco au petit dépanneur de métro, et des distributeurs (4 %). Ceux-ci se partagent les 234 millions restants.

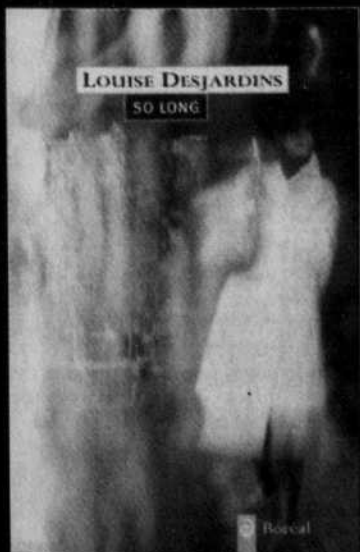
Quant aux taux de retour de livres, le portrait n'est guère réjouissant. Depuis quatre ans, il oscille autour de 25 % pour les distributeurs et autour de 11 % pour les éditeurs, enregistrant ici et là petites hausses et petites baisses.

Le Devoir

Louise
DESJARDINS
So long

« Un roman très réussi qui fait du bien à l'âme »

Marie-France Bazzo
Indicatif présent
Radio-Canada



Coups d'épée dans l'eau

CHRISTIAN DESMEULES

Dans une sorte de requiem érotisé à la mémoire de son amoureux qui s'est donné la mort, alternant les souvenirs et les désirs, la narratrice de ce premier roman de Martyne Rondeau fait revivre sous nos yeux l'étendue brute d'une passion dévorante et impossible à assouvir.

Après de longues études en lettres sans intérêt à l'université, Tamar enseigne la littérature au cégep: « J'ai jamais voulu être prof », dira-t-elle. Sainte et voluptueuse, elle s'accroche à son amour fou pour Arto Manless. « Pas dangereux, mais juste un peu bandit », écrivain de l'ombre et « suicidé de la société », il adorait se repasser l'accident mortel de Gilles Villeneuve. « Les grandes passions sont celles qui tuent. » Et comme la mort était la grande passion d'Arto, c'est elle qu'il a fini par embrasser. Il l'annonçait d'ailleurs depuis des années (bonjour Aquin), entre tentatives de suicide et expériences dangereuses. « Ma vie est un orgasme manqué », disait-il.

Abandonnée désormais à l'écriture, ultime fusion avec son amoureux, Tamar évoque leurs virées et leurs extases, réelles ou hallucinées, entrecoupées de réflexions « provocantes » sur la littérature et sur l'enseignement: « Je ne sais que les écritures désespérées, les histoires à vomir, à frémir d'angoisse, les marginaux qui permettent de toucher le revers de la vie. » L'auteure, née en 1968 dans Lanaudière, a rédigé un mémoire de maîtrise sur Georges Bataille et enseigne la littérature dans un cégep de Montréal.

Elle l'aime, donc, ils se dévorent, elle désespère, il se tue. Voilà tout. Dans ce drôle de manège amoureux tournant sur lui-même, la mort de l'un donnera naissance au livre de l'autre.

A l'esthétique du crachoir, incantatoire et convulsive, se greffe une architecture du roman qui semble obéir davantage au fourre-tout qu'à l'œuvre maîtrisée. « Parfois il m'apparaissait ravagé par Sa

barbe de trois jours qui creusait son visage déjà échalote. Effrois visibles. Il s'étirait du lit pour m'y entraîner, m'enchaîner à ses mots résonnant l'incessant et l'inévitable. A ce moment précis j'avais envie de fondre dans ce four abîmé. » Le récit fragmentaire et décousu fait cependant tomber à plat, par manque de souffle, les visions violentes et érotiques de l'auteure. Une forme plus linéaire et compacte aurait sans doute mieux atteint sa cible. Comme un poing fermé qui fait éclater une vitre.

Mais *Ultimes battements d'eau* est surtout très loin de la véritable subversion. Sang, sperme, menstrues, sexe anal, armes à feu et littérature noire forment ici un patchwork scolaire d'images fortes. Cocktail presque dérisoire, en réalité, tant sa volonté frénétique de « choquer le bourgeois » est manifeste.

L'écriture de Martyne Rondeau a toutefois le mérite de s'éloigner de la pornographie sans âme. On trouve ici et là quelques illuminations noyées dans l'artifice et le prévisible: « Arto a un corps de pêche mûre et une langue spécialisée. » Ou encore: « Son désir de moi prenait des airs d'asile quand il m'attendait caché dans le garde-robe de notre chambre et qu'il en sortait un cri au visage et me mettait en pièces. »

Long clin d'œil à Aquin et à Bataille, hommage direct à d'autres écrivains suicidés (« Les seuls à avoir délibérément signé leur œuvre », comme Sarah Kane et Claude Gauvreau, *Ultimes battements d'eau* perd au change lorsqu'il se réclame de « maîtres anciens ». Car le lecteur en a lu d'autres, il compare et oppose, espère lui aussi d'interdit, la transgression, l'excès. Et constate, avec regret, que l'originalité se dilue toujours en présence du modèle.

ULTIMES BATTEMENTS D'EAU

Martyne Rondeau

XYZ éditeur

Montréal, 2004, 150 pages

DESJARDINS

SUITE DE LA PAGE F 1

Katie tente tour à tour de faire le deuil de certains et de redonner naissance à d'autres. Un roman qui tient du bilan tout autant que de l'ouverture, Desjardins montrant avec une finesse hors du commun pourquoi vieillir n'est pas que synonyme de mort et de résignation. « Je voulais montrer que vieillir ne signifie pas nécessairement se défaire de son passé, confirme la romancière. En acceptant sa propre vulnérabilité, Katie comprend peu à peu que, pour faire la paix avec son passé, elle doit reconnaître qu'elle le portera toujours en elle, qu'elle continuera, dans une certaine mesure, à être définie par lui. »

Pas facile quand on est né d'un père alcoolique, d'une mère qui ne vit que dans la négation et que l'on tente de se démarquer comme femme dans une société qui évolue à pas de tortue. Pour Louise Desjardins, l'écriture est une histoire d'incantation et de résilience, et si son désir le plus profond est de voir certaines femmes



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Louise Desjardins

se reconnaître dans la fragilité volontaire de ses héroïnes, elle n'est pas prête à troquer son franc-parler légendaire pour le satin des bons sentiments. « Ce qui est inté-

ressant dans l'être humain, c'est qu'il a aussi des défauts: la pureté, ce n'est pas intéressant, c'est mort, non? » Certes, et c'est pourquoi il fait si bon de lire ces pages récentes de Louise Desjardins; des pages où la femme acquiert enfin le droit de s'exprimer sans se battre, de réussir tout en se trompant parfois, où l'idéal a aussi le goût des égarements et de la dévastation.

SO LONG

Louise Desjardins
Boréal

Montréal, 2005, 162 pages

Trois-Pistoles:
10 ans et toutes ses dents!

« Un chef-d'œuvre ! »

Réginald Martel,
La Presse

« Ce roman parle de l'Occident repu, blasé, à la sexualité gravement fêlée. Beaulieu, fils-héritier d'un Samuel Beckett ? Oui. »

Claude Jasmin,
Accès-Laurentides

« Victor-Lévy Beaulieu a rajeuni une langue vieillissante, presque chauve, la langue littéraire québécoise. »

Michel Lapierre, Le Devoir

« VLB pose ici le mortier de son esprit sur le territoire de notre imaginaire. Le plus rabelaisien des romans de l'écrivain prolifique. »

Michel Vézina, Ici

« Tout un livre. J'en ai eu pour mon argent comptant et je suis sonnant et rébuchant, je veux dire, je suis très content... Foutument de bonne race ! »

Didier Fessou, Le Soleil

Victor-Lévy Beaulieu

JE M'ENNUIE

DE

MICHÈLE VIROLY

ROMAN

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

BORÉAL

LITTÉRATURE
QUÉBÉCOISESolitudes
inquiètesCHRISTIAN
DESMEULES

Les nouvelles de Mary Soderstrom décrivent à petites touches des univers contraints, prennent le pouls de femmes et d'hommes aux prises avec des situations familiales ou amoureuses étouffantes, dans lesquelles la vérité de l'un se mêle toujours étroitement aux mensonges des autres.

Entre les souvenirs magnifiés et le réel de la magie disparue, les couples se disloquent (*Frances et Daniel*), les mères de famille monoparentale s'inquiètent ou cherchent le difficile équilibre entre la sécurité et la liberté (*Froid de loup*). Pour plusieurs personnages féminins de ces nouvelles, les hommes, l'amour et le désir représentent des obstacles au destin et à l'affranchissement. Ailleurs, la jeune mère d'un enfant malade, dont le mari médecin est parti « jouer les héros » dans un camp de réfugiés à l'autre bout du monde, lie une furtive relation amoureuse avec un homme qui devine son désir (*Ce que Lil se rappelle*).

Mary Soderstrom est née de parents néerlandais, sur la côte ouest des États-Unis. Auteure de plusieurs recueils de nouvelles et de trois romans, elle vit à Montréal depuis 1968. Parues d'abord en anglais il y a quatre ans (*The Truth Is*, Oberon Press, 2000), les nouvelles d'*À vrai dire*, malgré une traduction plutôt faible, portent la marque d'une écriture sensible et discrète.

À VRAI DIRE

Mary Soderstrom
Traduit de l'anglais (Canada)
par Elise de Bellefeuille
et Michel Saint-Germain
La Pleine Lune
Lachine, 2004, 228 pages

Un polar
québécois au
grand écran

Le thriller policier a la cote et son pendant cinématographique commence à prendre forme au Québec. Le polar *On finit toujours par payer*, de Jean Lemieux, publié aux Éditions de la Courte Échelle, sera porté au grand écran par la maison de production Go Films, qui n'a toutefois pas encore financé le projet évalué à six millions de dollars. Lauréat du prix littéraire Association France-Québec/Philippe-Rossillon en 2004, l'ouvrage relate l'enquête du sergent André Surprenant, qui cherche à élucider le meurtre de la fille d'un pêcheur des îles de la Madeleine. La scénarisation a été confiée à Marcel Beaulieu, en collaboration avec Gabriel Pelletier qui signera également la réalisation. Le tournage est prévu pour l'été 2006.

Le Devoir

MONDES AUTOCHTONES

ÊTRE MAYA
ET TRAVAILLER DANS UNE
MAQUILADORA

État, identité, genre
et génération au
Yucatán, Mexique

Marie-France
Labrecque

ISBN 2-7637-8196-9
270 pages • 25 \$

Premier titre de la nouvelle collection
« MONDES AUTOCHTONES »
dirigée par Bernard Saladin d'Anglure,
Marie-France Labrecque et Frédéric Laugrand



Les Éditions PUL-IQRC

Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305

Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca

www.ulaval.ca/pul

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

Roman
168 pages • 19,95 \$

LITTÉRATURE

De la dépression littéraire
comme course de fond

Après *C'est pas moi, je le jure!* et *Alice court avec René*, on attendait le dernier volet de la trilogie de Bruno Hébert mettant en scène Léon, un petit garçon émotionnellement fragile. Le romancier *«instinctif et turbulent»* nous prend de court et nous entraîne dans l'univers intérieur d'un écrivain en panne. *Le Jeu de l'épave* raconte le lent naufrage de cet écrivain et son refus simultané d'y consentir tout à fait. Une œuvre au noir avec, en arrière-plan, les dégradés de bleu du ciel et de l'eau des Caraïbes.



Suzanne Giguère

Une œuvre au noir avec, en arrière-plan, les dégradés de bleu du ciel et de l'eau des Caraïbes

Impasse
«Je regarde souvent ma bouteille d'encre sur mon bureau, fasciné à la pensée de tout ce que je peux écrire avec ça. Des milliers de pages sont enfermées dans ce petit flacon noir de jais. Même si je vidais toute la bouteille sur ma feuille d'un seul coup, ça ne changerait rien: les mots seraient toujours là, enchevêtrés les uns par-dessus les autres, roman épique cloîtré dans la nuit.»

Bruno, le narrateur, est romancier. Il n'arrive plus à écrire. Anéanti par une peine d'amour, bouleversé en permanence, «sensible partout partout, surtout partout partout» comme les personnages de Réjean Ducharme, il sent l'appel du large. L'écrivain voyageur le sait: l'aventure, le voyage cachent la fuite, la déroutent. Mais l'urgence de partir se fait pressante. Il s'envole pour le Mexique.

Là-bas, il fait la connaissance d'un «petit rondouillard», d'un «vieux parchemin» maya et de Sanguita, une jeune fille de 15 ans. Il les accompagne jusqu'au site archéologique de Tulum, célèbre pour ses ruines précolombiennes. Il s'installe à proximité du site, dans une petite cabane au bord de la mer, avec l'intention d'écrire un roman. Vissé dans l'attente d'être emporté par la bourrasque des mots, il accumule des notes éparpillées sur ses compagnons mayas («dans leurs yeux, je vois tout le pays, des feux bouillants de la capitale jusqu'aux parfums humides de la plus lointaine des mangroves»), sur la folle expédition vers une ancienne maison-refuge de Pablo Escobar en compagnie de son neveu Valmont et de Sanguita. Il décrit son jeu préféré, le jeu de l'épave, qui consiste à se coucher dans la mer à l'endroit où vient se briser la vague et à se laisser balloter dans le sable et les algues: «C'est plus qu'un jeu, c'est une expérience métaphysique en même temps qu'un traitement thérapeutique.»

De retour à Montréal, il rassemble ses maigres feuillets, «de la poussière pour les yeux». Le

cœur à marée basse, il cherche un endroit où il «puisse aller mourir et renaître à nouveau». Trois ans ont passé. Bruno vit dans une minuscule maison jaune avec un jardin rempli de fleurs, cachée derrière un pommier et de grands pins verts. De sa cavale initiatique, il a fait un roman, *Le Jeu de l'épave*. On entend le son d'un saxophone, celui de Sonny Rollins. Un son qui contient beauté, brutalité et souffrance.

L'écriture, une nécessité absolue

À l'intérieur de son récit de voyage au Mexique, le narrateur insère des passages en italiques dans lesquels il exprime ses peurs, son angoisse, sa culpabilité devant la page blanche, son corps-à-corps avec le langage. Écrire est sa seule porte de sortie, et il s'en sent incapable. De son aveu même, plus le temps passe, plus il ressent l'immense sensation de n'avoir rien à dire. Il a la quasi-certitude d'être un imposteur.

Dans une autre note en italiques, il s'interroge sur la pression exercée par les éditeurs et l'industrie du livre sur les écrivains. Un écrivain n'existe pas s'il ne publie pas. Mais en écrivant un roman tous les ans ou presque, les auteurs ne diluent-ils pas l'élan initial, cet élan qui porte toute l'écriture?

Au fur et à mesure qu'il énonce ses griefs et ses plaintes, *Le Jeu de l'épave* prend forme et sens, dément ce qu'il avance. L'écriture, cet après-coup inouï, dissout le doute.

Les lecteurs qui ont aimé les deux premiers romans de Bruno Hébert retrouveront dans ce roman l'ironie douce-amère de l'auteur, son goût pour les formules frappantes («une minute de bonheur est suffisante pour affronter des siècles de désolation»), les métaphores saisissantes («un troupeau de sangliers fonçant dans une cage à pinsons»), les images poétiques («Un énorme citronnier jette sur le sol des ombres fascinantes. On a l'impression de marcher sur le dos d'un léopard»), les jeux de langage («je stratagème contre la mer avec des barrages et des canaux», «je m'intrinsèque dans le paysage»).

Le Jeu de l'épave, une autobiographie oblique, morcelée? Tout écrivain tire des fils biographiques pour écrire. «J'avais beau essayer de me perdre pour ne plus me retrouver devant ma vie, je la retrouvais partout simplement. Je revenais sur moi-même», écrit Céline dans *Voyage au bout de la nuit*, le seul roman que le narrateur emporte au Mexique.

Le Jeu de l'épave parle dans un premier temps de la fatigue dans l'âme, de la vieille douleur



Bruno Hébert

de vivre toujours menaçante, plus étouffante, plus poignante. Puis, de la dépression littéraire comme course de fond. Et si l'écriture comme une chambre d'échos qui répercute le mal de vivre, comme un contrepoint à la blessure intime, servait justement à rendre compte des vies bousillées et à les magnifier? Si elle permettait de transformer la douleur passée en jouissance présente? A faire avec rien une forme dans laquelle s'installe du sens, le goût de la langue maîtrisée, tenue et jouissant d'être tenue?

Le roman de Bruno Hébert recèle tout cela et plus encore. Avec *Le Jeu de l'épave*, le lauréat du Prix des libraires et du prix France-Québec pour son premier roman pose l'écriture comme une nécessité absolue. On ne peut que se réjouir qu'il ait retrouvé «le désir primaire et charnel de l'écriture, quand les mots humides s'étendent doucement sur la blancheur du papier. Quand rien ne presse et que tout s'inscrit».

LE JEU DE L'ÉPAVE

Bruno Hébert

Leméac

Montréal, 2005, 136 pages

Olivieri
librairie • bistro

OLIVIERI

Au cœur des débats

Lundi 21 février 2005
à 19 heuresPlaces limitées
Billets en vente à la librairie 55
(sauf Amis d'Olivieri)5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
739-3639

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature



Fernand Morin

Pourquoi juge-t-on
comme on juge?

Bref essai sur le jugement



ROMAN QUÉBÉCOIS

La saga du Nouveau Monde

MARIE LABRECQUE

L'histoire est écrite par les êtres humains et, à ce titre, elle demeure sujette à interprétations et à réinterprétations. Selon la romancière Francine Ouellette, nous avons tous été trompés dans l'enseignement de l'histoire de ce pays. Sa réponse à cette déformation des faits? Rien de moins qu'une grande saga, *Feu*, qui s'annonce en six tomes.

Le premier, *La Rivière profanée*, nous plonge dans la Nouvelle-France de la première moitié du XVII^e siècle, décrite à travers les yeux de personnages amérindiens. Ouedats et Algonquiens surtout, mais le roman fait aussi revivre certains peuples disparus, comme les Kichesipirinis et les Oueskarinis. La populaire auteure d'*Au nom du père et du fils* s'intéresse aux échanges commerciaux qui transitaient par les voies maritimes, notamment la Grande Rivière ou Kichesipi (l'actuelle rivière des Outaouais).

C'est un roman dans lequel on entre très lentement, handicapé au début par les nombreux personnages et les bonds temporels (le récit s'étend entre 1503 et 1652). Mais de cette peinture patiente d'une civilisation perdue émergent quelques figures principales qui finissent par acquiescer une attachante épaisseur humaine: Loup-Curieux, l'habile marchand appartenant au peuple ouedat; le chasseur Lynx-des-Neiges et sa fille, la forte N'Tsuk, issus de la tribu nomade des Algonquiens.

À travers leur poignant destin s'incarnent la progressive érosion de leur mode de vie traditionnel et les changements dramatiques apportés par le contact avec les Européens. *La Rivière profanée* dépeint les effets d'un choc des cultures qui transformera à jamais les Premières Nations. Les terrifiants fusils apportés par les «Agnonhas» modifient ainsi radicalement les règles du jeu dans les guerres contre les Iroquois. Et les alliances avec les Français entraînent l'accélération de la chasse au castor — dont la fourrure est très prisée en Europe —, décimant l'espèce dans certaines régions. «Du temps de leurs ancêtres, les gens trafiquaient entre eux pour combler leurs besoins. Maintenant, petit à petit, ils

trafiquent pour satisfaire la demande de l'Étranger».

Et quel comportement adopter face à l'intrusion des Robes Noires que les Français imposent dans leurs villages? Ces missionnaires méprisent les femmes, propagent des croyances nouvelles et font des conversions qui divisent les familles... Les Blancs n'ont certes pas le beau rôle dans cette brique amorcée par une citation de Jean-Jacques Rousseau («Ce sont le fer et le blé qui ont civilisé les hommes et perdu le genre humain»). Avec une insistance un peu lourde, l'auteure souligne le contraste entre les valeurs amérindiennes — notamment le rôle important dévolu aux femmes et la notion de partage ché-

re aux communautés autochtones, où «le travail de tous et de toutes profite à tous et à toutes» — et la mentalité des nouveaux arrivants. D'où certains passages répétitifs, surtout dans les longs dialogues.

Mais en adoptant sans réserve le point de vue de ses personnages, Francine Ouellette nous immerge totalement dans leur vision du monde. Elle réussit à évoquer, par une profusion de détails quasi anthropologiques, un mode de vie éteint.

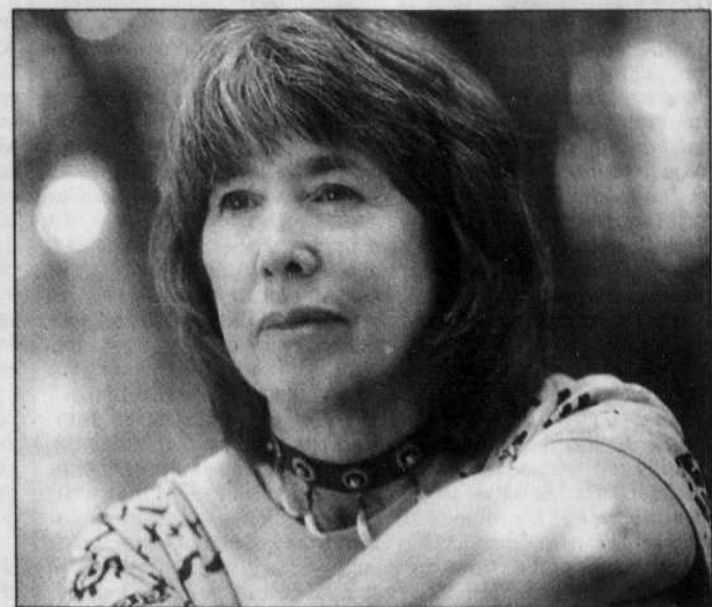
FEU

TOME 1 - LA RIVIÈRE PROFANÉE

Francine Ouellette

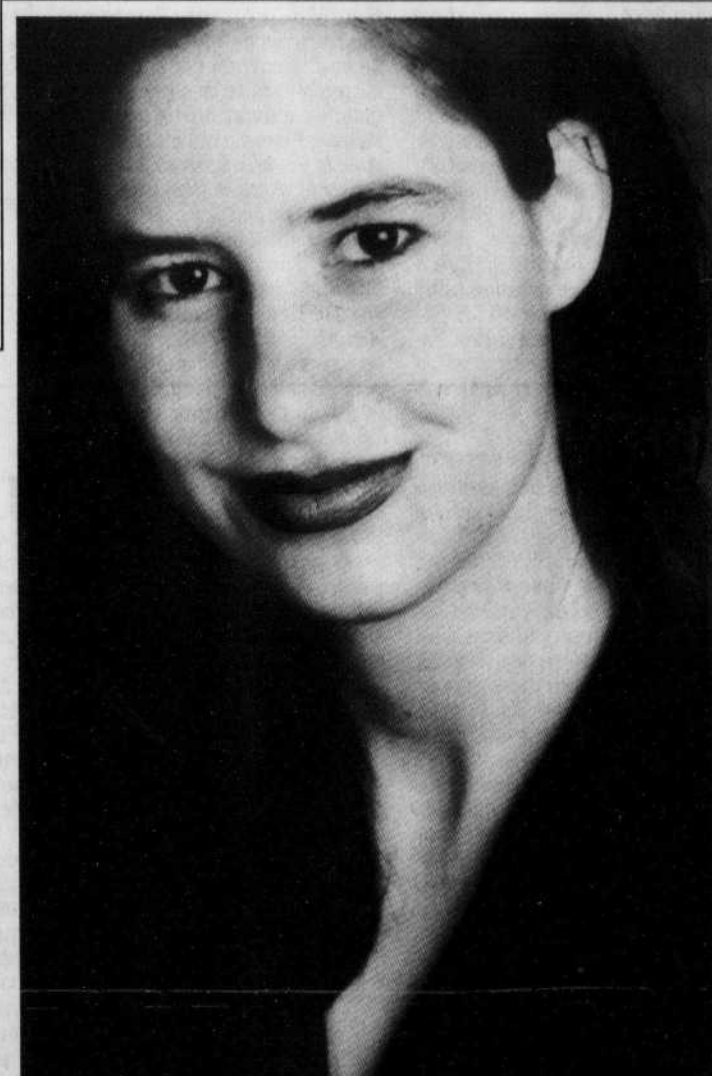
Libre Expression

Montréal, 2004, 573 pages



LUC ETCHÉVERRY

Feu, de Francine Ouellette, s'annonce comme une saga en six tomes.



Stéfani

MEUNIER

L'Étrangère

« Une lecture assurément intelligente, sans superficialité, efficace en tout point. »

Claudia Larochelle
Journal de Montréal

© Martine Dupon

Roman
160 pages • 19,95 \$Boréal
www.editionsboréal.qc.ca

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Nature et transformation
du journalisme

Théorie et recherches empiriques

Sous la direction de
Colette Brin, Jean Charron et Jean de Bonville

ISBN 2-7637-8156-X

472 pages • 39 \$



Les Éditions PUL-IQRC

Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305

Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca

www.ulaval.ca/pul

LITTÉRATURE

LA CHRONIQUE

La mythologie littéraire québécoise

MICHEL LAPIERRE

Un Huron traverse l'Atlantique et apporte les lumières à la France arriérée de l'Ancien Régime. Ce messager de la modernité est barbu et a la peau très blanche. En dépit d'un accent curieux, il parle un français très convenable. Il ne se souvient plus de l'identité de ses parents, mais il se sait fils de la nature. Voilà comment le plus français des écrivains français dépeint l'Ingénu. En 1767, Voltaire vient d'inventer, avant la lettre, le Québécois mythique.

Pour expliquer leur marginalité sur la scène littéraire internationale, nos écrivains actuels déplorent parfois l'absence d'une mythologie littéraire québécoise. Cette mythologie, au lieu d'être inexistante, les aurait-elle précédés de quelques siècles? Voilà l'interrogation capitale qu'inspire la lecture d'*Accès d'origine*, de Dominique Garand. Au détour d'un raisonnement, l'essayiste, né en 1960, a la belle audace d'associer la passion que Proust avait pour les cathédrales médiévales à la fascination que suscite chez certains d'entre nous la cosmogonie amérindienne.

Garand croit «qu'une partie de la mélancolie des Québécois cultivés vient du fait que leurs ancêtres ont laissé peu de monuments» semblables aux cathédrales de l'imaginaire proustien. Même les ancêtres des Amérindiens québécois n'ont pas laissé d'édifices exceptionnels, rappelle-t-il. Garand s'empresse toutefois de préciser que ces Amérindiens, malgré leur triste marginalisation, ont l'avantage de «se référer à un ensemble de traditions millénaires les distinguant absolument des peuples européens». Il nous invite à réfléchir à la mythologie littéraire québécoise, issue de notre métissage culturel avec l'Amérique immémoriale. Cette mythologie, Voltaire et Rousseau l'ont façonnée à partir de notre expérience pour faire de la rencontre de l'Amérique libre des cabanes et de l'Europe asservie des cathédrales l'un des leviers du rêve de la modernité occidentale.

Les sauvages de Ferron

Mais le mythe du bon sauvage et celui de ses frères, les Ingénus que nous sommes, ne constituent-ils pas des inventions littéraires qui ont surtout eu l'avantage de connaître un succès historique démesuré? Sans doute. Mais nul ne peut refaire l'histoire des idées et des fantasmes. Loin de suggérer un retour à un passé lointain, la mythologie littéraire québécoise s'apparente à des mythes assez récents, comme celui de Rimbaud, l'un des précurseurs de la littérature contemporaine. Comme le pensait, dès 1954, le très moderne Roland Barthes, le mythe de Rimbaud est plus important que Rimbaud lui-même. On peut en dire au

tant du mythe du bon sauvage et du mythe de ses frères québécois. C'est l'histoire qui engendre les mythes. Il serait inhumain de déprécier la mythologie littéraire au nom de l'histoire qui l'a fait naître.

À la suite de Barthes, Garand est convaincu que l'œuvre littéraire, si personnelle qu'elle soit, se rattache à l'expérience collective

Il serait inhumain de déprécier la mythologie littéraire au nom de l'histoire qui l'a fait naître

et aux images offertes par une mythologie, même la plus folle. Aussi se réclame-t-il de Jacques Ferron, qui a tout fait pour prouver que nous étions, autant à cause de la réalité qu'à cause du mythe, des sauvages au sens absolu du terme, c'est-à-dire des êtres originaux, nullement de pâles copies d'Européens ou d'anglophones nord-américains. «Un Québec sans Ferron», écrit Garand

avec une conviction contagieuse, serait certainement beaucoup plus triste, plus pauvre et rachitique. Il y manquerait une voix assimilable à aucune, déliée, primesautière, qui rompt constamment avec les consensus et fait entendre le point de vue de l'oublié.»

Plus jeune que Garand, un autre essayiste, Karim Larose, éprouve une admiration semblable pour Ferron et témoigne, lui aussi, d'une compréhension profonde de l'œuvre du grand écrivain. Dans *La Langue de papier*, ouvrage érudit sur le débat linguistique québécois entre 1957 et 1977, Larose, né en 1973, cerne, une fois pour toutes, un événement considérable: en 1958, à la télévision, Ferron, à titre de candidat social-démocrate aux élections fédérales, préconise l'unilinguisme français au Québec avant de se voir désavoué par son parti et la quasi-totalité des gens dits de gauche. «Avant Miron ou Aquin, Jacques Ferron, conclut Larose, est donc le premier écrivain à tenter de penser la question linguistique d'un point de vue politique...»

Il est aussi le premier à l'avoir pensée d'un point de vue littéraire. Comme l'explique Larose, Ferron voyait dans notre parler une «langue complète» dont l'avenir littéraire se trouvait menacé par la présence envahissante de l'anglais, autre langue complète. Deux langues littéraires de nature mythologique et de portée universelle ne peuvent cohabiter sans que l'une s'incline devant l'autre. Seule la langue littéraire qui a des assises populaires devrait s'imposer en s'éloignant des cloisons et des habitudes pour métamorphoser les cathédrales anciennes en forêts nouvelles.

ACCÈS D'ORIGINE

Dominique Garand

HMH

Montréal, 2004, 456 pages

LA LANGUE DE PAPIER

Karim Larose

PUM

Montréal, 2004, 456 pages



Jean-Pierre Denis

Nous avons été passablement servis depuis quelques années de monstres de toutes sortes. Certains nous venaient des abîmes océaniques, d'autres des profondeurs de la terre, d'autres encore de l'espace ou de lointaines galaxies, enfin certains sortaient tout droit de diaboliques laboratoires. La plupart de ces monstres soit nous voulaient du mal, soit protégeaient leur nid et assuraient leur survie comme espèce, soit étaient simplement affamés et indifféremment cruels.

Le cinéma, qui aime les émotions fortes et les bonnes affaires, s'en est délecté jusqu'à plus soif. Mais si le cinéma a donné un nouveau souffle à la figure du monstre, la littérature n'a jamais manqué de lui fournir sa matière, et cela depuis au moins la Grèce antique. Qu'on pense à l'*Odyssée* d'Homère, aux *Métamorphoses* d'Ovide, à l'*Énéide* de Virgile, où les monstres apparaissent comme des prodiges (au sens sacré); aux nombreux monstres inventés au Moyen Âge, qui les a associés à des figures démoniaques ou blasphématoires; à l'importance que va leur donner le XIX^e siècle, qui se met à jumeler imaginaire et approche scientifique (Mary Shelley et son *Frankenstein*, Bram Stoker et son *Dracula*, Stevenson et son *Dr. Jekyll and Mister Hyde*, Jules Verne et son *20 000 lieues sous les mers*, H. G. Wells et ses nombreuses fictions, *La Guerre des mondes*, *L'Île du docteur Moreau*, *La Machine à explorer le temps*...), sans oublier Victor Hugo (le poulpe géant dans *Les Travailleurs de la mer*, Quasimodo dans *Notre-Dame de Paris*)...

Le monstre, depuis toujours, fascine et repousse. Il est la figure des ténèbres qui nous habitent et des peurs qui nous assaillent. Il aura fallu attendre la venue de la psychanalyse pour comprendre que le monstre n'est jamais que l'autre en nous-mêmes, c'est-à-dire les forces à l'œuvre dans notre inconscient et que nous n'arrivons pas à nommer ou à maîtriser. Il y aura toujours des monstres (à cet égard, notre imagination est sans limites), mais leur sens et leur portée s'inscrira toujours historiquement, en fonction des paramètres et valeurs qui régissent les civilisations.

Aujourd'hui, c'est la science et les technologies — en particulier dans le domaine des bio-

technologies et des manipulations génétiques — qui nourrissent nos peurs. C'est pourquoi il est étonnant de tomber sur une fiction comme *La Peau froide* d'Albert Sánchez Piñol, où nous sommes replongés dans une figuration qui relève davantage des monstres marins du Moyen Âge ou encore de la fin du XIX^e siècle, avec les découvertes freudiennes, que de ceux que ne manquera pas de produire le XXI^e siècle. Il est vrai qu'Albert Sánchez Piñol n'est pas un auteur de science-fiction, mais d'abord un anthropologue de profession, et que ce qu'il nous sert là, c'est une leçon d'humanité par le moyen d'une allégorie... sur fond de monstres sans âge.

L'île de toutes les angoisses

«Mais le paysage qu'un homme voit, les yeux tournés vers l'extérieur, est généralement le reflet de ce qu'il cache, les yeux à l'intérieur.»

Sur un îlot perdu du Pacifique Sud, bien loin de toute route maritime, un ancien activiste irlandais «doué d'une extravagante culture humaniste» s'exile pour fuir aussi bien la perdue Angleterre que ses coreligionnaires qui l'ont trahi. Il s'est fait engager comme climatologue et doit y demeurer un an avant de céder sa place à la relève. Il est à peine arrivé sur l'île qu'il remarque déjà des choses étranges...

Sa première nuit est un véritable cauchemar! Des monstres froids, à la peau écaillée, tentent de pénétrer dans la maison. Il passera la nuit à les repousser. Ne pouvant cependant tenir seul, il s'associe bientôt à l'homme du phare et y déménage. Ensemble, toutes les nuits ils vont combattre les hordes de monstres humanoïdes aux mains palmées qui assaillent le phare. Mais ils ont beau en tuer des dizaines et des dizaines par nuit, ceux-ci reviennent toujours, en apparence plus nombreux.

Quand enfin l'hiver austral s'installe et que les nuits s'allongent, la situation des deux hommes devient intenable, d'autant plus qu'ils se supportent à peine tant ils sont différents. Et c'est sans compter la discorde qui naîtra autour de cette étrange femme «quadrumane, thermostatique, daltonienne, bilieuse et obédiente» aux yeux d'un bleu irréal qui cohabite avec eux et leur sert d'esclave sexuelle...

Albert Sánchez Piñol a produit là un récit haut en couleur, à la fois récit d'aventure et récit fantastique, avec un style qui n'est pas sans rappeler celui de Conrad aussi bien que celui de Stevenson. *La Peau froide* est le récit de la genèse d'un pacte passé entre deux hommes pour lutter contre la barbarie qui menace de les engloutir à tout instant, et dont pourtant il leur faudrait re-



SOURCE BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE LAUSANNE
Au Moyen Âge les monstres étaient associés à des figures démoniaques ou blasphématoires. Ci-dessus, gravure d'un «monstre marin ayant façon d'un moine», tirée d'un recueil de Pierre Belon (1555).

connaître qu'elle est déjà en eux, que «je est l'autre». Ce qui est ici en jeu, c'est le passage de la civilisation («je découvre qu'une seule vie, en l'occurrence la mienne, avait davantage de valeur que les œuvres de tous les génies, philosophes et lettrés de l'humanité entière») à celui de l'ensauvagement et de la ruine de toute humanité. Celui d'une humanité qui sombre dans la peur viscérale, les préjugés, la violence et, finalement, la folie et la mort. La civilisation n'est jamais qu'un vernis... Un récit palpitant.

LA PEAU FROIDE

Albert Sánchez Piñol

Traduit du catalan

par Marianne Millon

Éditions Actes Sud

Paris, 2004, 262 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Amours et trahisons

GUYLAINE MASSOUTRE

Depuis toujours, René de Ceccatty bâtit une œuvre d'importance et d'essai, où l'autofiction — qui se donne simplement comme autobiographie — plonge dans les méandres du monologue intérieur. Le héros, c'est lui-même en posture d'observation, jouissant ou crucifié. Antihéros de l'écriture, ce sujet vivant souffre autant qu'il aime. S'il livre ses confessions en pages raffinées, c'est pour se dégoûter soi-même de ses insuffisances et de ses ratés.

Une fin pourrait être la conclusion d'une série de pages en recueil, vouée à l'impossible reconnaissance. Quoi de plus littéraire qu'un amour solitaire, ce «je» béant, inassouvi, en attente? La fin, comme désir, s'avère ici la très cruelle, celle d'Hervé, puisque, ainsi nommé, il est mort. Fin de l'aimé. Une fin raconte, toute honte bue, l'histoire — romantique — d'un échec sentimental, qui a pourtant inspiré plusieurs livres. Nécessairement codés, ils explorent la mécanique baroque des amours contrariées.

Une fin, c'est aussi celle de la vanité qui consiste à respecter la vie privée. Quelle exhibition? La sienne, qui y trouve motif à se satisfaire, mais aussi celle d'une femme ou

d'une famille, qui connut en Hervé l'homme marié, l'amant, le médecin respectable et la vie rangée. Une fin signe donc celle du mensonge, des bienséances, dont pourtant Hervé gardait l'implacable logique comme une préférence, une protection, un cheminement d'être entre tous.

Le cycle infernal

En face d'Hervé, l'homme qui décrit sa hantise, sa fixation, ses frustrations et ses souvenirs d'une espérance entretenue assez pour le mirage littéraire, somme l'humanité à se dépasser. Il y a donc deux hommes, dans ce livre, aux prises avec ce que la mort unit et sépare comme la vie. Dérision oblige, une fois les fragilités avouées, l'écriture investit la conscience avec rage, impuissance et fulgurance tour à tour.

Pourquoi ne pas circonscrire la confession au divan d'un psychanalyste? Quel lecteur, curieux de dévoilement privé et singulier, ne butera pas sur cette question? Les symptômes ambigus de la complaisance font autant de mauvaise littérature que les vérités du genre ouvent de perspectives précises, purement révélées dans le silence indispensable à l'écriture. La profondeur psychologique du genre se travaille entre ces pôles de notre admiration et de notre exaspération de lecteurs.

Que de mesquinerie à poursuivre Hervé de rancune, de ressentiment, de presse contre un non parfois ouvert à l'abandon du manque, enfin partagé. Dans ces atterroissements du sujet amoureux, tourné vers l'homme marié, ambivalent et intrigant — il faut le dire —, le monologue parvient à analyser une absence qui ressemble au coma, dans lequel Hervé plonge, pour ses dernières heures.

Là encore, l'écrivain révèle sa nature. Son aptitude à l'ubiquité, au pressentiment, et sa sensibilité si fine d'«accompagnement» (c'était déjà le titre d'un de ses récits, en 1994) entourent l'aimé d'un filet invisible. Le dévoilement des noms propres et des lieux, jusqu'alors codés, accroît la présence à distance de l'homme dépendant, qui plaque sur la réalité humaine une nouvelle strate close. Féroce stigmatisation des êtres, mais aussi vérité àprement dévoilée.

Des désastres

«On écrit pour se faire violence, il n'y a pas d'autre motif. J'ai parfois rendu devant mon excessive violence, mais elle a fini par s'imposer.» Celui qui écrit ces lignes sincères, homme très public, chargé de responsabilités éditoriales tant chez Gallimard qu'au Seuil, a publié dans tout ce que Paris compte de maisons d'édition, ou presque. Ce qui compte pourtant, c'est la quête. La lecture demeure prisonnière d'une volonté de s'inscrire dans la ligne, sans doute brisée, de ses traductions de Moravia, de Savinio et d'autres écrivains italiens, auxquels se sont ajoutés Kenzaburô Oe, Kôbô Abe, Sôseki, Mishima et les plus grands auteurs japonais déjà célébrés en Occident.

On est frappé, en lisant Ceccat-

ty, par sa fascination pour les guides, pourquoi ne pas dire ses maîtres, selon l'obédience indispensable en Orient. Elle gouverne un inquiétant renoncement au monde, sous divers états.

Jusque dans les travestissements baroques de la vie narrée, poussés jusqu'à la fiction dans *Aimer* (1996), Hervé incarne le pôle fascinant de la mort. Il demeure inchangé dans *Une fin*. Il y a du vide, au cœur de cette écriture, moins désespérée qu'avide de vertige. La nudité de l'âme, ici, enfourchant l'angoisse et ses malaises comme une chevauchée de désert, s'avère fuyante, glissante comme une prise inconsistante. Le poisson glisse, en forçant son élément, la langue, à travers des chapitres numérotés, comptés, organisés. C'est une technique au point, allégorique, dans une collection mentale qui s'accroît comme un projet sûr.

Au demeurant, écrire de tels livres s'accomplit à l'aveuglette. Il y faut une déperdition des images de soi. Mais dans l'intrusion amoureuse de l'autre, comment ne pas être soi? L'œuvre de Ceccatty exprime cette tension d'Hamlet, qui fait l'objet de tant d'essais actuels. Ce narcissisme contemporain, si productif malgré sa dimension régressive d'aliénation, invite les littéraires à une appropriation galopante, mondialisée et fusionnelle dans la traduction. Il en va du rapport aux autres, écrivains, amants ou non, comme aux cultures. Mais qu'on nous donne, de grâce, une éthique à ces dévorations de mort.

UNE FIN

René de Ceccatty

Le Seuil

Paris, 2004, 202 pages



À la découverte de soi

Les barrages inutiles

KARIM LAROSE

Les tremblements intérieurs

DROIT

Reconnaitre ses émotions, les accepter et les vivre avant qu'elles ne nous submergent, c'est choisir de rester en bonne santé ou de guérir.

Découvrez le nouveau livre du docteur Daniel Dufour, auteur du best-seller *Les tremblements intérieurs*, et apprenez à ressentir les messages d'espoir que votre corps vous envoie.

LES ÉDITIONS DE L'HOMME
la vie
livres



OLIVIERI

Au cœur des débats

Jeudi 24 février 2005 à 19 heures

Places limitées
Billets en vente à la librairie 5\$

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
739-3639

Comment s'articulent les médecines humanitaires et les médecines autochtones?

À l'occasion de la parution de *Pouvoir guérir, médecines autochtones et humanitaires* Julie Laplante (PUL, 2004)

PARTICIPANTS

MARIE PROVOST
Clerfs-des-Champs, représentante de l'herboristerie traditionnelle

PIERRE PLUYE
Ph. D. au Canadian Institutes of Health Research de l'université McGill

BERNARD ROY
Faculté des Sciences Infirmières, Université Laval, auteur de *Sang sucré, pouvoirs codés, médecine amère* PUL

ANIMATRICE
JULIE LAPLANTE, Ph. D est anthropologue et stagiaire à l'université de Montréal et à l'Universidade Federal de Rio de Janeiro



Économiste et Andragogue, auteur du best seller «Arrêtez d'avoir peur et croyez au succès»

16 grains de folie
16 courtes biographies
16 grains de créativité

Vous pouvez découvrir ce livre de 200 pages chez votre libraire

Folie et Créativité

Nous sommes tous un peu fous et capables de création!

Jean-Guy Leboeuf

ESSAIS

L'homme contre la nature



Louis Cornélius

tement formel des données «car la simple addition brutale, dans le détecteur, des multiples reflets des ondes ne produirait que du bruit».

Quelques ambiguïtés

Où cela nous mènerait-il? À l'heure du génie génétique, qui laisse entrevoir une infinité de possibilités non seulement quant au perfectionnement de la machine humaine mais aussi quant à sa reconstruction, n'atteint-on pas la limite ultime de ce processus «d'humanisation de la nature» qui serait sur le point de se retourner contre l'homme lui-même? Sans nier les problèmes éthiques que pose «cette ère [...] radicalement nouvelle», Gingras écrit: «Notons simplement que décrire ces pratiques en tant qu'éléments d'une longue chaîne de rationalisations n'est pas prendre position sur leur caractère raisonnable ou non.»

On veut bien admettre cette distinction entre les ordres descriptif et normatif, mais on aurait pourtant souhaité que l'historien lève quelques ambiguïtés. Par le titre de sa conférence, d'abord, c'est bel et bien à un «éloge», donc à un jugement favorable, qu'il nous convie et non à un «portrait», une entreprise qui, elle, relève plus de l'ordre descriptif. Ensuite, et sur cette base, une question se pose: l'évolution qui mène de l'homme sapiens à l'homme techno-logicus est-elle inscrite dans le code de l'humain au sens où ce que ce dernier considère comme une manifestation de sa liberté, c'est-à-dire l'intervention rationnelle sur la nature, ne serait en fait que la manifestation d'un déterminisme? Il ne s'agirait alors plus de faire l'éloge ou de s'adonner au blâme de ce procès mais d'en constater la marche en toute lucidité et de se réfugier dans la seule éthique alors possible, c'est-à-dire celle de la nécessité, même devant l'apocalypse.

Mais si, au contraire, on adopte plutôt la position voulant que la technologie soit le produit de la liberté humaine, la perspective s'en trouve radicalement changée et le débat éthique peut-être plus urgent et plus complexe que jamais auparavant. En admettant, en effet, que le processus décrit par Gingras soit celui «d'une longue chaîne de rationalisations», la question ne se poserait-elle pas, alors, de juger si le rationnel est raisonnable et, advenant que ce ne soit pas le cas, en cette matière essentielle à tout le moins, de se demander si le salut de l'homme ne passe pas par une certaine ouverture à l'irrationnel qui, paradoxalement, lui permettrait de renouer avec le raisonnable?

Que l'être humain soit un être contre-nature, son histoire le démontre assez clairement. Mais l'est-il naturellement, par déterminisme, par son code, et il ne reste plus alors qu'à chanter l'amor fati en dansant sur ses ruines éventuelles, ou l'est-il librement, et alors le pire mais aussi le mieux restent possibles, suivant sa volonté?

Gingras ne pouvait pas, en une petite cinquantaine de pages, régler le sort de ces questions philosophiques complexes, et on ne saurait le blâmer de les avoir esquivées. Toutefois, l'ambiguïté qu'il cultive en se situant entre l'éloge et la description appelle des éclaircissements pour la suite de ce débat fondamental. Assisterons-nous impuissants au spectacle de notre propre puissance ou en serons-nous les libres sujets? Je reste, quant à moi, volontariste au sens humaniste du terme.

louiscornelius@parroinfo.net

ÉLOGE DE L'HOMO TECHNO-LOGICUS

Yves Gingras
Fides

Montréal, 2005, 56 pages

Inoffensive Laure Waridel

JEAN-FRANÇOIS
NADEAU

Laure Waridel est remplie de bonnes intentions. Sensible au sort des damnés de la terre, elle s'exprime sur toutes les tribunes, parfois même les plus surprenantes, pour y formuler à sa manière le souhait que le monde change pour le mieux. Son cœur, elle l'a toujours sur la main. Ses idées, hélas, n'en apparaissent pas moins courtes. Entre l'estime qu'on peut avoir pour un engagement aussi sincère et le jugement qu'on doit porter sur la pensée qui l'anime, il n'est pas toujours facile de tirer un trait.

Dans la foulée de ses études en sociologie à l'université McGill, Laure Waridel observe avec raison le caractère sinistre du système économique qui est le nôtre. Au fil du temps, son analyse s'appuie et s'affine tout particulièrement autour de l'exemple des travailleurs du café. En substance, elle constate que les multinationales qui en ont le contrôle — Altria, Procter & Gamble, Nestlé, Sara Lee, Starbucks, Van Houtte et Cara — engrangent des profits de plus en plus extraordinaires tandis que les cultivateurs des grains de cette drogue douce continuent de compter parmi les ouvriers agricoles les plus pauvres du monde. En moyenne, ils gagnent en effet chacun de un à trois dollars par jour...

Bien sûr, il ne s'agit là que d'un exemple parmi bien d'autres de la répartition affligeante de la richesse qu'encourage notre système économique, un système malade qui se survit sans cesse à lui-même en se nourrissant des dépouilles de plus en plus nombreuses de ceux qu'il sait si bien tuer à petit feu.

Garde-malade

Malgré la gravité de son constat sur l'état actuel des échanges économiques, Laure Waridel apparaît incapable de s'élever au-dessus des diktats de la marchandisation et ne propose en somme que de se faire le garde-malade d'un système qu'elle juge au fond condamnable. Sa cabale en faveur d'un «commerce équitable» n'apporte aucun principe de changement structurel au système. Au final, les ouvriers qui produisent son café «équitable» ne jouissent pas des mêmes protections sociales que ceux qui le consomment, ce qui perpétue en fait l'iniquité sur une nouvelle base semblable à l'ancienne.

Cela est si vrai que, dans la pyramide de l'exploitation du café, les multinationales s'accommodent désormais fort bien des produits «équitable»: on en propose aux consommateurs parmi un choix de produits habituels, au même titre que le café décaféiné ou que les mélanges aux saveurs plus ou moins diverses. Pour les compagnies, ce n'est donc qu'un produit de plus à offrir à un segment de consommateurs précis. Faire son marché permet d'acheter comme avant des centaines de produits industriels, désormais à côté de quelques-uns qui offrent une caution «équitable», c'est-à-dire une petite ration de bonne conscience à travers l'ensemble de sa consommation.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

C'est sous le couvert d'un slogan, «Acheter c'est voter», que Laure Waridel a entrepris de porter son message.

Le commerce équitable, cette «autre» avenue pour faire du commerce, ne consiste en fait qu'à trouver une façon de prolonger l'ancienne puisque son impact effectif sur la structure générale de l'économie mondiale demeure pratiquement nul, sauf bien sûr pour ce qui est d'augmenter la production locale de bonnes consciences.

«Sans être la solution», le commerce équitable tel qu'il existe aujourd'hui, écrit Laure Waridel, offre des éléments de réflexion et d'action citoyennes. Les militants de pareils mirages feraient mieux de s'interroger sur l'impact réel des idées qui régissent leur action plutôt que de succomber comme ils le font à une espèce de fétichisme marchand maquillé par l'usine à fabriquer de la morale à la petite semaine de ses principaux animateurs.

C'est sous le couvert d'un slogan, «Acheter c'est voter», que Laure Waridel a entrepris de porter son message. «Acheter c'est voter» constitue d'ailleurs le titre de son nouveau livre, de même que celui d'une chronique tenue régulièrement sur les ondes de Radio-Canada. Au fond, la démocratie est comprise ici comme le

droit de choisir parmi des marchandises. Que la militante nous affirme que ce slogan «est devenu de plus en plus utilisé» n'a en conséquence rien de rassurant. La démocratie se résume-t-elle à l'achat d'un sachet de café ou d'autres biens de consommation?

La compréhension consumériste de la société qui anime Laure Waridel la conduit tout naturellement à proposer des scénarios de type «équitable» comme élément de solution à peu près à tout. On ne s'étonnera donc pas de la voir glisser jusqu'à présenter à la radio des lave-vaisselles «plus écologiques» tout en faisant bien sûr l'économie du débat sur les besoins réels de pareils engins dans nos vies quotidiennes. Dommage d'orienter aussi pauvrement un militantisme dont les intentions sont à l'évidence si bonnes.

Le Devoir

ACHETER, C'EST VOTER

Le CAS DU CAFÉ

Laure Waridel

Écosociété

Montréal, 2005, 176 pages

ÉCHOS

Une rue Gilbert-Langevin?

Plutôt que d'errer seulement dans la mémoire collective, l'âme du poète québécois Gilbert Langevin pourrait bien s'immortaliser dans le quartier du Plateau Mont-Royal, dont l'une des rues risque d'arborer son nom. Le conseil municipal aura à se prononcer sur une demande du conseil d'arrondissement en ce sens. La rue visée est l'axe est-ouest au nord de la rue Saint-Grégoire, entre les rues Saint-André et De Mentana. Né à La Doré au Lac-Saint-Jean, Gilbert Langevin arrive à Montréal en 1960. Il fonde à cette époque les Ca-

hiers fraternalistes avec François Hertel ainsi que les Éditions Atys. En 1971, il participe au spectacle *Chants et poèmes de la résistance* et, en 1980, à la tournée en France de *Sept paroles pour le Québec*. Il a également occupé le poste de directeur adjoint des Éditions du Parti pris, de 1976 à 1978. Jusqu'à sa mort à Montréal en 1995, il signe au total une trentaine de recueils, dont *Mon refuge est un volcan* en 1978 et *Le Cercle ouvert* en 1994, qui ont tous rafalé un prix (respectivement le prix du Gouverneur général du Canada et le prix Alain-Grandbois). Ses textes ont fait l'objet de nombreuses chansons interprétées notamment par Offenbach, Steve Faulkner, Dan Bigras et Luce Dufault. — *Le Devoir*

Deux œuvres fortes et lumineuses chez TYPO

www.editypo.com



Andrée Ferretti



Roman • 224 p. • 12,95\$



Poésie • 240 p. • 12,95\$



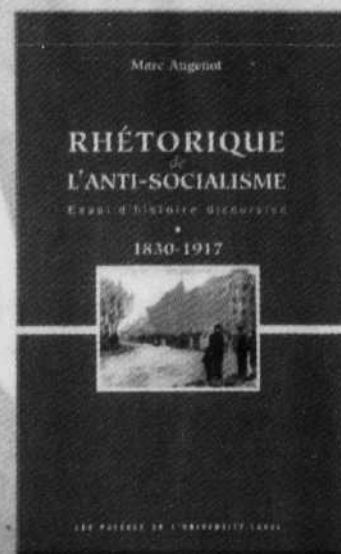
Louise Warren

Marc Angenot

Rhétorique de l'anti-socialisme

ESSAI D'HISTOIRE DISCURSIVE

1830-1917



ISBN 2-7637-8181-0

230 pages • 30 \$



Les Éditions PUL-IQRC

Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305

Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca

www.ulaval.ca/pul

BLOC-NOTES

Fantômes de livres

Jorge Luis Borges considérait l'univers comme une immense bibliothèque aux ramifications infinies, où, sur un rayon mystérieux, un livre à découvrir contiendrait tous les autres. Immense lecteur, puis bibliothécaire aveugle, le grand écrivain argentin cherchait son propre Graal entre les pages d'un grimoire. Et peut-être, avec sa seconde vue, l'y a-t-il même trouvé.

A moi, il semble que les anciennes bibliothèques, après avoir vu circuler tant d'ouvrages savants ou légers et tant de mains pour les agripper, demeurent hantées par des fantômes de carton, d'encre et de papier qui volettent entre leurs murs. Borges ne m'aurait pas donné tort sur ce point. Les lieux possèdent une mémoire et il le savait mieux que tous.

L'autre jour, je suis allée à la Bibliothèque centrale de Montréal comme on rend visite à un aïeul pour recueillir son souffle. Les vieilles boiserie, les fresques, les verrières, les grandes tables de bois, toute l'architecture de beauté de l'édifice m'accueillirent comme avant, sans la foule des lecteurs, dans une sorte d'intimité. Elle avait conservé cette ambiance de recueillement propre aux lieux où des gens se sont longtemps rassemblés sans parler, comme dans une sorte de temple où l'on baisse la voix des parvis. La Bibliothèque centrale de Montréal est classée bien patrimoniale, à l'instar de son annexe, le bâtiment Saint-Sulpice, conçu par le même architecte d'ailleurs, c'est évident.

Rue Sherbrooke, je me demandais quel sort connaît cette institution centenaire. Elle ne prête plus de



Odile Tremblay

documents et ses collections pour adultes sont dirigées vers le nouveau bâtiment de la Grande Bibliothèque, appelé à ouvrir ses portes en avril.

On entend dire qu'il est question d'y loger des bureaux du Conseil des arts, sans que rien ne soit coulé dans le béton, si j'ai bien compris. J'imagine les nouveaux locataires aux prises avec des fantômes de livres hantant leurs murs. Mieux vaudrait conserver une vocation littéraire à ces édifices-là pour respecter les mémoires dont sont chargées les pierres. Pour entendre ce qu'elles ont à dire aussi...

Désormais, on entre dans la Bibliothèque centrale sans s'asseoir pour bouquiner. Une affiche fort belle, ornée de photos de vieux volumes, invite à visiter l'exposition à l'intérieur: *Les Trésors de la Bibliothèque centrale de Montréal*.

Il y a des livres anciens, des photos, des artefacts, mais aussi de grands panneaux racontant l'histoire de l'institution et des conservateurs successifs qui se sont

batpus bec et ongles contre les adversaires du savoir.

A travers ces panneaux-là, les gouffres de l'enfer, de l'index, de la censure ayant jalonné le chemin du livre au Québec, se découvrent en nous hérissant les poils du corps.

On arrive de loin... Allez vous étonner si le vent d'anti-intellectualisme demeure encore si puissant au Québec. Tout ce passé-là pèse sur nous, sans qu'on ait trop envie de s'en souvenir. Plus pesant encore d'être ignoré, le passé en question.

Moi qui croyais la figure campagnarde de Marie Calumet confinée au refrain d'une chanson de folklore, j'ai découvert dans cette expo un roman de ce titre signé Rodolphe Girard, mal reçu, paraît-il, en 1912. L'auteur avait eu beau remporter son procès pour libelle diffamatoire, son *Marie Calumet*, coupable entre autres d'avoir abordé des réveries érotiques, fut voué à l'ombre et à l'opprobre.

Oui, les frontières de cette bibliothèque furent longtemps bordées par le ciel et l'enfer. Étranges frontières morales issues des Conciles de Latran et de Trente au XVI^e siècle, permettant aux pouvoirs religieux de condamner les écrits dont les propos et les idées (souvent libérales) se révélaient contraires aux intérêts moraux et politiques.

J'ai appris là-bas que l'Institut canadien avait fondé en 1844 sa propre bibliothèque, au grand dam de M^{re} Bourget, ci-devant évêque de Montréal, lequel n'y allait pas de main morte pour manier l'anathème: «*Si quelqu'un lit ou garde des livres des hérétiques ou les écrits*

d'un auteur quelconque condamnés ou défendus à cause de quelque hérésie, ou même pour soupçon de quelque faux dogme, il encourra aussitôt l'excommunication», tonait le prélat dans une lettre pastorale en 1867. En 1880, après avoir voté tant bien que mal, la bibliothèque de l'Institut canadien ferma ses portes. Quoi d'autre?

Quelques années plus tard, la Bibliothèque centrale subit à son tour les foudres de l'Église. M^{re} Bruchési, archevêque de Montréal, s'indignait en 1907 de voir des livres dangereux pour la foi et la morale, comme ceux de Voltaire, de J.-J. Rousseau, de Balzac et de George Sand, y trouver asile.

L'asile d'un cachot, toutefois... De fait, bien des ouvrages de la littérature française et québécoise acquis à partir de 1902 étaient marqués du sceau de l'infamie de l'index, parqués dans un enfer aux portes grillagées auquel le simple mortel n'avait pas accès. C'est seulement en 1953 que le conservateur Jules Bazin mit fin à la censure dans la bibliothèque municipale, par ruse, réclamant d'abord une dispense de trois ans afin d'étudier la marchandise. Par la suite, dans le flou des mutations du siècle, l'enfer s'éloigna...

Entre les allées désertées du bel édifice de la rue Sherbrooke, j'ai trouvé le souvenir brûlant de cet enfer-là. Songeant à Borges qui avait rêvé aux bibliothèques jouant sous tous les livres, j'ai pensé aux Québécois d'hier qui n'avaient même pas eu le loisir de s'offrir ces rêves-là. Et à ceux d'aujourd'hui qui relèvent en la matière d'une tradition si ténue que le goût de la lecture a encore du mal à s'y greffer...

ESSAI

Le refoulement de l'avortement

MARCEL FOURNIER

Témoignages

Jusqu'à tout récemment, l'avortement était interdit par la loi; il est toujours condamné par l'Église. Même si cet acte, considéré jadis comme ignoble, est légalisé dans la plupart des pays occidentaux, on n'aime pas en parler. Certes, il y a eu de vifs débats publics, mais c'est toujours un objet de tabou. Comment expliquer cette contradiction? Et que se passe-t-il depuis le développement des biotechnologies, et en particulier le développement de la procréation médicale assistée?

Professeur à l'École des hautes études en sciences sociales (Paris) et auteur de nombreux livres (dont *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, en collaboration avec Eve Chiapello), Luc Boltanski tente d'expliquer ce refoulement et nous propose à la fois une mise en perspective historique et une mise en récit des expériences vécues (par les femmes). De son point de vue, on ne peut pas aborder la question de l'avortement sans poser au préalable celle de l'engendrement.

Qu'est-ce qu'un être humain? Il y a, selon Boltanski, deux principes fondamentaux symboliques qui président à l'entrée des êtres humains dans la société: on devient un être humain par la chair (c'est-à-dire issu du ventre d'une femme) et par la parole (marques de reconnaissance). Cette distinction est d'autant plus importante que ces deux contraintes créent des tensions et que, pour les affaiblir ou les estomper, chaque collectivité (pour ne pas dire chaque individu) cherche des «arrangements» ou des «compromis».

Boltanski identifie quatre principaux types d'arrangements, que ce soit par le truchement du créateur ou des dieux, de la parenté ou de la lignée, de l'État-nation industriel ou, plus récemment, du projet. Ce dernier type d'arrangement qu'est le projet parental est nouveau: il signifie que l'enfant soit, pour le couple, un «projet», qu'il soit, diraient les psychologues, l'objet d'un désir. Lorsque les conditions de réussite d'un tel projet ne sont pas réunies, l'une des portes de sortie est l'avortement: au fœtus projet (qui se vit sous le mode de l'authenticité et qui conduit à l'attribution, par les parents, d'un nom) s'oppose le fœtus tumoral (embryon accidentel, qui ne sera pas l'objet d'un projet de vie). Sans oublier une nouvelle catégorie fœtale: le techno-fœtus, qui soulève la question des frontières de l'humanité.

L'intérêt de la démarche de Luc Boltanski est de lier la réflexion théorique et l'élaboration d'une problématique à l'étude historique et à l'enquête empirique, qui consiste ici en la cueillette de nombreux témoignages auprès des femmes qui se sont fait ou qui se feront avorter. Ce sont des témoignages émouvants, pas toujours faciles à écouter. La contraception n'a pas tout réglé: dans la grossesse, tout n'est pas que plénitude; il y a aussi beaucoup d'inquiétude: inquiétude face à la défaillance du père (qui refuse la paternité ou apparaît immature), difficulté d'identifier le géniteur parmi plusieurs hommes possibles, situation économique difficile, etc.

Pour rendre compte de l'avortement, pour s'expliquer, les femmes ont recours à divers registres: les justifications, les motifs ou les excuses. Mais un compte rendu d'avortement revient finalement toujours, note Luc Boltanski, à rendre des comptes: pour ne pas se laisser piéger par la culpabilité, on veut s'expliquer, décrire les circonstances, fournir des justifications et, si possible, oublier.

Contrairement à ce qu'on peut croire, les débats sur l'avortement sont loin d'être terminés. Le développement des biotechnologies exige au contraire que soit donné un «statut» à l'embryon. «*Réguler le sens moral n'est pas une mince affaire*», et cela ne se fait pas par décret. Luc Boltanski est de ceux qui ne croient pas que le conflit sur l'avortement, qui dure depuis plus de 50 ans, puisse s'éteindre d'ici peu. A moins de faire disparaître l'avortement, que ce soit par son interdiction et sa pénalisation ou par sa «dédramatisation».

Le titre de l'ouvrage peut étonner. Il faut attendre les toutes dernières lignes pour obtenir une réponse: «*La condition fœtale, c'est la condition humaine*». La question de l'avortement (ou de l'engendrement) est d'autant plus centrale qu'il en va du sens que l'on donne à la vie, ainsi que des conditions qu'il faut réunir pour assurer la reproduction des sociétés humaines.

LA CONDITION FŒTALE

UNE SOCIOLOGIE DE L'ENGENDREMENT ET DE L'AVORTEMENT

Luc Boltanski
Gallimard
Paris, 2004, 420 pages

BYE BYE BEAUTÉ

Coralie Clément
Network / Capitol (EMI)

Coralie Clément, on le saura, est la frangine de Benjamin Biolay. Et c'est le talentueux frère qui lui avait cuisiné maison un premier album il y a trois ans, mémorable *Salut des pas perdus*: sinon la voix de la demoiselle, au timbre si évanescant qu'il en est parfois à la limite du perceptible, le premier Coralie était pour ainsi dire sa création, et sœur, un peu beaucoup sa protégée.

La jeune femme s'est un brin émancipée depuis, c'est-à-dire qu'elle a ramené de ses divers voyages dans le monde, et surtout de ses virées à New York, un goût pour le rock atmosphérique et les groupes-cultes, de Stereolab à Nada Surf. Même qu'elle s'est entichée du chanteur dudit Nada, le dénommé Daniel Lorca. De sorte qu'au retour, elle a demandé à Benjamin de déléguer quelque peu ses bossas feutrées et de ressortir plutôt sa guitare électrique, histoire de faire un peu de beau bruit derrière les mélodies. Car le petit Biolay, comme dit Juliette Gréco, demeure le petit Biolay, et c'est l'art de la mélodie mélodieuse qui le distingue, peu importe l'accompagnement, et l'on retrouve sans grand dépassement à travers *Bye bye beauté* ses airs caressants et ses accords qui glissent élégamment de majeur en mineur.

N'empêche que l'apport de Coralie s'entend aussi. On obtient à eux deux le meilleur de la «nouvelle chanson française» et de la pop anglaise à base d'années 60 éternellement inspirantes: on est en cela bien près de ce que proposait une Française Hardy sur l'album *Le Danger*, ou Vanessa Paradis quand elle fricotait avec Lenny Kravitz. Un mariage de cultures que l'on sait heureux depuis que Gainsbourg faisait chanter sa Jane: ce n'est d'ailleurs pas pour rien qu'il y a un duo entre Coralie et Daniel Lorca de Nada Surf. Ils veulent tous être Serge et Jane, de New York à Paris.

En vérité, ce n'est pas un disque que l'on écoute (je n'ai pas la moindre idée de ce que racontent les textes...), mais un disque qu'on laisse couler sur le corps. Pure joie du ruissellement. Les phonèmes, les notes, tout ça fait des rigoles dans les replis de la peau et s'insinue dans tous les orifices. Album liquéfiant, quoi. Des exemples? Il y a cet arrangement de flûte à la fin de *Gloria*: du miel. Deux chansons plus loin, il y a *L'Enfer*, tout aussi réussie dans le registre plus rock: on dirait du Bowie à la rencontre de McCartney,



un peu Jean Genie, un peu Penny Lane. Les arrangements regorgent de jolies: les cuivres complètent Burt Bacharach sur *Beau jour pour mourir*, cette guitare qui pulse à la Velvet Underground dans la chanson-titre, etc. C'est ultra-rérentiel et c'est très bien comme ça. Tout l'art de la chanson, aujourd'hui, consiste à agencer les clins d'œil de manière originale et agréable. On le comprend quand Biolay fait chanter à sa sœur quelques mots de *L'Amitié* — l'immortelle que popularisa Françoise Hardy — dans la chanson finale, *Épilogue*: il est en connivence avec l'auditeur, qui reconnaît la citation et qui en jouit. De nos jours, que l'on crée ou que l'on consomme, on est entre fans. Et ce n'est pas parce qu'il travaille par ailleurs avec la vraie Hardy que Biolay s'empêchera de lui rendre hommage à travers les mots qu'il donne à chanter à sa Coralie. Laquelle, de toute façon, est consentante.

Sylvain Cormier

CLASSIQUE

HÉLÈNE GRIMAUD

Chopin: Sonate pour piano n° 2, Barcarolle, Berceuse. Rachmaninov: Sonate pour piano n° 2. Hélène Grimaud (piano). DG 477 5325.

La plus attendue des «grosses sorties» classiques de la semaine accroche évidemment le regard. Hélène Grimaud, en très gros plan, vous fixe dans le blanc des yeux. On notera au passage avec amusement que cette couverture est déjà obsolète, la pianiste ayant succombé à la mode de l'heure en matière de «relooking» des stars en se faisant teindre les cheveux en brun. Si sur la photo ce n'est déjà plus elle, est-ce que le contenu musical la représente encore?

Pour Rachmaninov assurément. La *Seconde Sonate* du compositeur russe accompagne la pianiste française depuis ses débuts au disque et on se doute à

l'écoute qu'elle ne l'a jamais quittée. Enrichissant la version de 1931 de l'œuvre avec d'habiles emprunts à la mouture antérieure (1913), elle nous emporte dans un tourbillon émotionnel et pianistique parfaitement maîtrisé avec une détermination patente et une grande clarté. Il ne s'agit pas ici, loin de là, d'oublier Horowitz, grand commandeur de la discographie, mais, parmi les interprétations proposant un regard différent, on peut ranger cette vision aux côtés de celle, brûlante, de Vladimir Ashkenazy (Decca).

Si dans Rachmaninov la sensibilité ne vient jamais rompre la grande ligne musicale, on ne suivra pas forcément la pianiste dans sa manière de jouer Chopin, avec des décalages temporels dans les passages intérieurs. Elle me semble franchir ici la frontière entre rubato et maniérisme (écoutez la transition, dans le 3^e mouvement de la sonate avant le retour du thème de la marche funèbre). Je n'accroche pas non plus à la précipitation houleuse du volet initial et attendais plus de variété de toucher dans la *Berceuse*. Peut-être la désormais brune Hélène pourrait-elle repenser son Chopin pour qu'il lui devienne aussi nécessaire et évident que Rachmaninov.

Christophe Huss

MATTHEW WHITE

«Disperato Amore»: Cantates, Motet et Sonates d'Alessandro Scarlatti. Matthew White (alto masculin), Les Voix baroques. Analekta AN 2 9904.

Pour son troisième disque chez Analekta, Matthew White retrouve les Voix baroques et un compositeur, Alessandro Scarlatti, déjà abordé avec succès à travers *Cain, overo Il primo omicidio* dans le CD d'oratorios italiens. Cette nouvelle parution expose le chanteur à la comparaison directe, puisque la cantate *Ombre tacite e sole* et le motet *Infirmata, vulnerata* ont été enregistrés de brillante manière par David Daniels et Nicholas McGegan en 1998 (Deutsche Harmonia Mundi).

David Daniels, servi par une prise de son qui le met plus en avant, possède un timbre plus riche, plus coloré et investit davantage les paroles, dans un discours plus théâtral. À l'opposé, l'approche de Matthew White mise sur une épure un peu linéaire, mais réussie dans le genre. Le naturel est aussi ce qui caractérise la prise de son, qui en

globe tous les protagonistes dans un espace cohérent. S'il ne retrouve pas tout à fait ici l'éloquence d'*Elegeia* ou de ses interprétations de Zelenka dans le CD précédent, Matthew White confirme les espoirs placés dans sa voix pure et lumineuse.

Je persiste pourtant à penser qu'il est davantage concentré sur son chant (il pourrait alors ici arrondir et peaufiner certaines fins de phrase) lorsqu'il est épaulé par Tafelmusik et Jeanne Lamon que lorsqu'il doit veiller sur son propre ensemble.

C. H.

JAZZ

RE: BRAHIM

Abdullah Ibrahim
Étiquette Enja

Abdullah Ibrahim est le nom musulman qu'a pris le pianiste Dollar Brand lors de sa conversion. A ses débuts, en Afrique du Sud d'abord, en Europe ensuite, son travail portait l'empreinte de Duke Ellington et celle de Thelonious Monk. On mentionne cela pour mieux souligner que cet homme est, entre autres choses, un homme de goût.

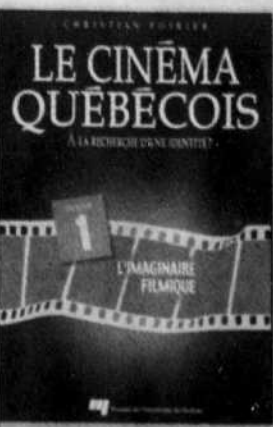
Au cours des années 70 et 80, cet artiste s'est attelé à l'exploration des folklores africains pour mieux les fondre dans le jazz. Signe distinctif de ses compositions: leur amplitude et leur lyrisme. Pour exposer ces biais, cette inclination pour l'amplitude, ce parti pris pour le lyrisme, Brand usait souvent du sextet ou de l'octet.

Aujourd'hui, des jeunes instrumentistes versés en techno se sont appropriés ces thèmes pour leur insuffler les sons de l'air du temps. Ceux qu'on appelle «di-geais» se sont associés à des programmeurs et à des musiciens pour consacrer à Ibrahim un album surprenant.

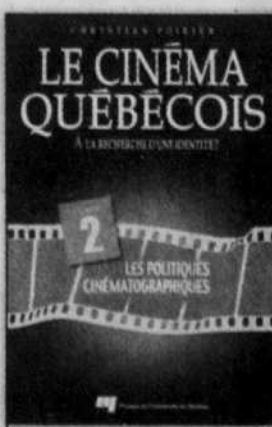
On ne connaît rien à ces esthétiques qu'appréciait la jeune génération. Cela dit, ce remix — si c'est ainsi qu'on qualifie ce type de travail — est captivant. C'est original. C'est très bien fait. Le résultat... comment dire? On a eu le sentiment d'entendre de belles pièces jouées par des architectes du son. *Re: Brahim*, c'est l'œuvre d'un immense pianiste déclinée par Massive Attack. Ceux et celles qui avaient été emballés par les disques de Niels Moldaver devraient se régaler.

Serge Truffaut

À la recherche d'une identité ?



43\$ Christian Poirier



45\$ Christian Poirier



55\$ Hélène Beauchamp et Gilbert David

Presses de l'Université du Québec

Téléphone : 418.831.7474
Sans frais : 1 800 859.7474

www.PUQ.ca

Société de développement des entreprises culturelles Québec